

Harry Bernas

L'ÎLE AU BONHEUR

Hommes, atomes et cécité volontaire

Traduction de

Nancy Huston



Le Pommier

L'Île au Bonheur

Harry Bernas

L'Île au Bonheur

Hommes, atomes
et cécité volontaire

Traduit de l'anglais (américain) par
Nancy Huston

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2557-3
Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, août
© Éditions Le Pommier / Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Michel Pêcheux,
qui nous manque toujours*

« Tigre doit chasser
Oiseau doit voler
Homme doit toujours “Pourquoi” se
demander
Tigre doit dormir
Oiseau doit atterrir
Homme doit toujours “Je comprends” se
dire. »

Kurt VONNEGUT

« Les mots servent à libérer une matière
silencieuse qui est bien plus vaste que les
mots. »

Nathalie SARRAUTE

La mesure du temps

« Ai-je l'âge que j'ai ? Il se peut que non. Le temps est une énigme qui peut nous mettre sens dessus dessous. »

Jim HARRISON

L'amarante est rare dans le nord du Bronx. Mais cet été-là, le temps était chaud et venteux, et en courant tous azimuts dans le parc poussiéreux, on voyait rouler ces petites boules d'arbuste sans racines, semblables à celles que soulevait le cheval de John Wayne dans les westerns qu'on allait regarder au cinéma *Grand Concourse* le samedi après-midi. Intrigué par leur tournoiement, je les poursuivais en prenant soin de ne pas gêner leurs roulades et rebonds. Des années plus tard, au hasard d'une bibliothèque, j'aurais l'idée de consulter une encyclopédie à leur sujet. C'est ainsi que j'apprendrais leur nom scientifique : *diaspore*. Diaspora. Pas étonnant que l'amarante m'ait attiré. Nous avons pas mal de choses en commun, elle et moi.

J'ai à peu près dix ans quand je découvre l'amarante ; voilà quatre ans que je m'initie à l'Amérique. Les six premières années de ma vie, mes parents et moi avons passé le plus clair de notre temps, comme des milliers d'autres, à fuir les nazis, traversant six pays sur trois continents, ne devant notre survie qu'à des miracles et au hasard. La terreur et la présence de la guerre sont devenues pour moi comme une seconde peau. Une peau que je n'ai d'ailleurs jamais réussi à guérir entièrement, et qui garde des cicatrices : la haine irrationnelle et l'injustice éveillent toujours en moi une flamme de douleur.

Passer du statut de réfugié juif français à celui d'élève de primaire dans le Bronx est une aventure culturelle. Dans notre deux-pièces au troisième étage, on parle le français. Comme mon père travaille tard, on dîne à l'heure européenne. Tard le soir, on ouvre le canapé et je dors au salon. Mes parents ont leur chambre ; moi, j'ai la radio. Les discussions sur la guerre en cours restent entre les murs de la maison ; à la seconde où je sors de notre immeuble en brique grise dans la rue bordée d'arbres, je me mets au new-yorkais. De nos jours, c'est peut-être moins simple, mais à cette époque-là les adultes pouvaient dire aux enfants : « Va jouer dehors. » Le quartier de Fordham, à l'image de la ville dans son ensemble, est un patchwork de nationalités avec des frontières bien délimitées. Les avenues Webster et Belmont forment le côté italien, les gosses irlandais s'agglutinent autour de Tremont. Bedford Park et le Jardin botanique sont en terrain neutre ; Harlem est

loin; Manhattan, c'est le pays du week-end; le métro, toute une aventure; le musée d'Histoire naturelle et le planétarium, le Saint Graal; la bibliothèque publique de la 42^e rue, le Saint des saints. À 10 ans, m'imaginant une existence à la Huck Finn, je prends un bâton, y attache une ficelle et un crochet, dégote un ver de terre et tente sans succès d'attraper un poisson dans l'étang du parc Mosholu. Sur le chemin de l'école, j'échange avec les autres gamins des statistiques sur les Yankees et les Dodgers. La classe nous ouvre l'esprit aux livres et à la paix; les maîtres parlent comme nos parents, l'angoisse en moins. Les rues sont larges, le trafic peu dense. D'avril à octobre, les jours de semaine, on joue au *stickball* avec un manche à balai et une vieille balle de tennis – ou alors on monte et descend les rues en pente, par équipes, en patins à roulettes. Il n'y a pas un seul élève noir à l'école publique n° 8, je n'en demande pas la raison, n'y fais même pas attention. Dans l'avenue Marion et les rues alentour, nous formons une bande de New-Yorkais miniatures de la deuxième ou troisième génération; des familles d'origines et de milieux sociaux divers en font un quartier neutre, sans gang, plutôt tranquille. Nous sommes toujours surpris de voir perturber nos jeux par les bandes de gamins italiens ou irlandais du voisinage – organisés, eux, et parfois agressifs.

Je reçois ma première leçon de judéité à la suite d'une de ces bagarres, le jour où un petit Irlandais rouquin et maigrichon me lance soudain: « Rentre chez toi, sale juif! » Fou de rage, je lui cours après, décidé à

le réduire en bouillie. En rentrant, je me rends compte que le petit morveux a soulevé une vraie question. « Chez moi »... où est-ce ? Des mots et des souvenirs, ça ne fait pas un lieu.

On minimise, à cette époque, les guerres des gangs ou des races. Racisme et haine ne sont pas à la mode ; l'Amérique leur fait même la guerre. Du même coup, nos bagarres de rues ne sont qu'un petit apprentissage du « nous *contre* eux ». On marque une trêve dès que le carillon du camion à glaces *Good Humor* vient brouiller les contours du racisme infantile. En fin d'après-midi, chacun rentre chez soi pour écouter *Les Justiciers du Far-Ouest* ou une autre série radio. J'ai peut-être ceci de différent : j'écoute aussi les informations.

C'est ainsi que j'entends parler de Hiroshima.

Je suis seul en cet après-midi du mois d'août. C'est une journée chaude et moite, très new-yorkaise. La radio, un appareil en métal gris, très laid, à bords arrondis, acheté par mon père afin de capter les nouvelles de l'autre côté du monde, déversait des chansons. Je règle l'appareil sur la fréquence de NBC New York quand démarre ma série cow-boy préférée. Soudain, le programme est interrompu par l'annonce solennelle d'une intervention du président des États-Unis. J'entends l'accent nasal, typique du Middle West, de Truman ; son ton à la fois ampoulé et dénué d'émotion. Une bombe, dit-il, une seule bombe « atomique », vient d'anéantir la ville de Hiroshima, et d'ici quelques jours l'épouvantable guerre en Extrême-Orient prendra fin grâce à cette arme suprême. Sa voix laisse percer une nuance

d'enthousiasme quand il ajoute qu'il s'agit d'une victoire de la science. Dans ce bref discours, la science devient une sorte de pacificateur mortellement dangereux¹. Trois jours plus tard, la bombe de Nagasaki faisait moins parler d'elle. La guerre prenait fin, et il fallait s'en réjouir. Mais même un gosse de 10 ans est capable de se demander si le fait de tuer plus de deux cent mille civils, hommes, femmes et enfants, avec seulement deux bombes est un motif de réjouissance.

Le *Times* publia la photo d'une absence. L'éclair de la bombe avait transformé un homme et sa bicyclette en silhouette de pochoir, gris sur un mur blanchâtre. Ayant reçu la vague de chaleur incandescente, le corps et le vélo avaient été volatilisés en un instant. L'homme avait été retiré de son ombre ; sa trace s'était muée en simple contraste, en moins que rien. Je revenais sans cesse à cette image. Certains doutes ne vous quittent jamais. Drôle de manière de se découvrir une vocation scientifique.

Quelques jours après la reddition du Japon, alors que mon père écoutait l'analyse bavarde d'un commentateur politique, je saisis une remarque au passage : le journaliste avait vu dans un dictionnaire que le mot *shima* voulait dire « île », et que *hiro* pouvait désigner la « tolérance ». Hiroshima, « île de la Tolérance », avait été effacée par la bombe. Il me faudrait de longues années pour prendre la mesure de ce nom.

Cinq jours après le bombardement de Nagasaki, le 14 août 1945, un énorme cortège de la victoire défilait à Manhattan. Des milliers de gens envahissaient

Broadway; mes parents, comme la plupart, s'étaient mis sur leur trente-et-un. La foule traitait en héros tout soldat ou marin en uniforme, même s'il n'avait, à l'évidence, jamais approché une plage normande ou Iwo Jima. Tout le tralala des défilés improvisés était rassemblé: affiches criardes, chars décorés portant des cohortes de jeunes filles en robes à volants. La bannière étoilée s'affichait sur les mâts, sur les habits, partout; dans l'air poussiéreux flottaient d'énormes ballons en forme de personnages de Hollywood: un Oliver Hardy obèse, un Charlot trop rond avec haut-de-forme et canne... Des serpentins volaient depuis les fenêtres des gratte-ciel et le maire, escorté d'un général, saluait la foule depuis une limousine découverte. J'avais du mal à saisir le rapport entre ce spectacle et la fin d'une guerre atroce. Mais tout le monde plaisantait et s'embrassait: les gens étaient heureux et fiers, soulagés de savoir que c'en était terminé. Je me rappelle comme cette sensation dominait. Peu après, à l'école et à la maison, un hommage reconnaissant fut rendu à FDR* et – oui, le mot prenait son sens – au triomphe de la démocratie. Muettes, mais sans doute présentes à l'esprit de beaucoup d'entre nous: les images qui venaient d'être publiées, Hiroshima réduite à un vide calciné, et les survivants des camps de concentration. On découvrirait bientôt les photos de criminels nazis bien vêtus, rasés de près, comparaisant au tribunal de Nuremberg. Pour

* Le président Franklin Delano Roosevelt (surnommé FDR) était mort le 12 avril 1945. (*NdT.*)

nous autres, le plus urgent était de savoir ce qu'étaient devenus nos proches restés en Europe.

Dans cette foule mouvante du mois d'août, un sentiment bouleversant planait que même un enfant pouvait capter : l'impression que l'avenir nous appartenait. Une nouvelle ère s'annonçait, au goût des films hollywoodiens de ces années-là : un jeune couple au regard embué et leur gosse à frange se tournent vers un avenir heureux ; une douce brise caresse des champs ensoleillés ; une musique pince les cordes du cœur alors que le mot FIN s'inscrit à l'écran.

Mais les choses ne devaient pas se passer ainsi.

*

* *

Au long de quatre ou cinq générations, d'abord en Pologne sous la domination russe, puis en France, les hommes de notre famille ont exercé bien des métiers : marchands, imprimeurs, maîtres d'école, deux chimistes industriels, plusieurs tailleurs et mon père, apprenti électricien devenu ingénieur. Son frère cadet René, qui nous a rejoints à New York vers l'âge de 20 ans, est le premier engagé dans l'armée américaine. Puis, grâce à son talent, à sa bonne étoile et au GI Bill, il devient le premier chercheur de la tribu. Inscrit en physique dans une université de Pennsylvanie, il déborde d'idées et semble beaucoup s'amuser. À chacune de ses visites, outre les thèmes habituels de la guerre et de la paix, la complexité des atomes et de la recherche volette autour de la table

du dîner comme des chauves-souris au crépuscule. Tout au long de ma jeunesse, ces discussions hebdomadaires ne s'interrompent jamais. Les aléas du nucléaire et de la guerre froide viennent les nourrir, d'abord pendant mon adolescence alors que les retombées radioactives des essais de la bombe A arrosent le monde, et plus tard lorsque engagé à mon tour dans des études scientifiques je mesure les implications d'un hiver nucléaire. Je deviens physicien alors que les centrales nucléaires se multiplient aux États-Unis et en France. Formé d'abord en physique nucléaire, je m'intéresse bientôt davantage au vaste royaume de la matière condensée et de la science des matériaux. Mais au gré des thèmes de recherche et des résultats, des amitiés et des discussions, des programmes de financement et des hasards, je croise sans cesse des physiciens et des ingénieurs nucléaires; les problématiques et les matériaux de la discipline me restent familiers. Au fil des années, il m'apparaît que la physique nucléaire est un cas très particulier: elle est devenue une science éminemment politique, où les enjeux de pouvoir et le rapport au politique s'accroissent avec le temps. Aujourd'hui, la physique nucléaire a un goût de métal: alors que ses praticiens ont tendance à rester entre eux, elle pèse sur notre vie à tous. Ses répercussions sont l'un des thèmes de ce livre.

Dès 1945, le mot « nucléaire » est associé à une puissance issue de la bombe. Même lorsqu'ils travaillent et réfléchissent à mille lieues du militaire, les physiciens nucléaires ont du mal à se défaire d'un halo équivoque qui leur a longtemps valu des avantages en pouvoir, en

argent et en influence. Nous n'en sortons pas indemnes, nous autres scientifiques des autres domaines : l'effet d'entraînement fut réel. Aux couleurs innocentes de la science pure, les chefs de file scientifiques de la génération de la Seconde Guerre mondiale ont ajouté les teintes moins reluisantes de l'armement, de l'industrie et de la politique. La manière dont chacun s'en est arrangé reste son secret ou sa passion, mais tous l'ont transmis à leur manière à la génération suivante, la nôtre. « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées », dit Ézéchiël ; aujourd'hui tous les scientifiques souffrent d'une rage de dents. Il nous faudrait, à mes collègues et à moi-même, régler nos comptes avec ces raisins-là.

Quand le désastre a frappé Fukushima Daiichi, les responsables de l'énergie nucléaire et les médias ont aussitôt parlé de « catastrophe naturelle ». Nous autres scientifiques, ai-je écrit dans un texte de colère froide, devrions rappeler à tout le monde que les « catastrophes naturelles » n'existent pas. Un tsunami ne réfléchit pas ; les catastrophes sont affaire humaine. Les désastres se produisent parce que nous construisons une ville ou une centrale nucléaire sur une faille sismique, parce que nous brûlons du charbon et détruisons les forêts vierges qui absorbent le dioxyde de carbone et couvrons de ciment les meilleures terres cultivables... Pour affronter le problème de la radioactivité, il ne suffit pas de compter *sur* les phénomènes naturels, il faut aussi compter *avec eux*. Ce qu'il faut apprendre à contrôler, c'est moins la nature que notre capacité à prévoir et à

assumer les conséquences de nos choix. Fukushima et le changement climatique soulèvent les mêmes questions. J'ai envoyé ce petit texte à une cinquantaine de scientifiques – le plus souvent des collègues proches et des amis – en suggérant que nous rédigeons ensemble une pétition. Le problème était grave, je ne proposais rien de dangereux ni de révolutionnaire, simplement une clarification. Je m'attendais à ce que la plupart d'entre eux, sans forcément m'approuver, m'envoient au moins un commentaire. J'ai reçu exactement deux réponses à ma cinquantaine d'envois. Certains collègues étaient sans doute en déplacement, ou malades, ou trop occupés. La plupart préféraient ne rien savoir. Ne pas y penser. Ne pas bouger.

Plus tard, en enquêtant sur l'histoire de l'énergie nucléaire au Japon, j'allais rencontrer ce même comportement. Et pourtant, en prenant des décisions qui ignorent ou nient le savoir disponible en matière de géologie, de technologie et de sécurité, politiciens, experts et industriels mettent souvent en péril leurs propres intérêts. Ce syndrome troublant m'était bizarrement familier : il plongeait ses racines bien plus loin que les cœurs fondus des réacteurs à Fukushima Daiichi. L'arrivée au pouvoir de Hitler, de Mussolini ou de Franco, le racisme rampant et la guerre imminente, chaque pas de notre fuite loin de l'Europe... Le voile de la cécité volontaire était partout tissé dans l'histoire du siècle et de ma vie.

Bien après que ma famille eut quitté le Bronx et notre voisinage fortuit avec lui, James Baldwin notait : « Écrire, c'est découvrir ce qu'on n'a pas envie de

CHAPITRE XXI

La marelle de l'Apocalypse	255
Dans le nid du coucou, 258 – Petit déjeuner de champions, 261 – L'atome amical, 262 – Le business nucléaire, 265	

CHAPITRE XXII

Un <i>Richard III</i> nucléaire	269
---------------------------------------	-----

PARTIE VII

Douleur exquise

CHAPITRE XXIII

<i>Eyes wide shut</i>	279
Sortir du brouillard, 281	

CHAPITRE XXIV

Un instant de vérité.....	287
Leçon de choses, 292	

CHAPITRE XXV

Du côté du silence	297
--------------------------	-----

Notes	301
-------------	-----

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP